

La libération des camps

Je pense qu'il y a eu autant de libérations des camps qu'il y a eu de déportés libérés. Chacun d'entre nous a vécu sa libération dans son coin, avec sa vision du moment, en fonction du lieu où il se trouvait, selon son état de santé, de sa possibilité de se mouvoir, de réaliser le fait par lui même. Je m'explique :

Pour le kommando de Stassfurt auquel j'appartenais. Nous sommes 63 à avoir été libérés à Annaberg le 8 mai 1945. D'autres ont été libérés la veille à Ansprung grâce à une confusion générale due à l'arrivée des Russes, ce qui a fait qu'une grande partie d'entre nous a été oubliée par les SS en ce lieu le 7 mai. D'autres encore ont réussi dans les jours précédents à se cacher dans la paille des granges ou à se jeter dans un ravin et à échapper ainsi aux coups de feu des gardiens etc...Et même lorsque nous étions dans un même lieu, nous avons une vision différente, suivant notre position par rapport aux SS lors de l'arrivée des Russes.

Personnellement j'étais très épuisé. Il paraît qu'on m'a chargé sur un petit chariot après que les SS se soient enfuis. De ce fait, je ne peux pas avoir la même vision que celui plus valide qui s'est porté au devant des Russes...sur ses jambes. C'est très complexe à expliquer.

A Annaberg les Russes ont défoncé les portes des magasins afin que nous puissions nous vêtir décentement. Lorsque je suis arrivé il ne restait plus rien. J'ai trouvé un pantalon et une veste militaire allemande de S.A (orange). J'ai jeté mon costume de bagnard crasseux dans lequel je « baignais » depuis 8 mois et j'ai revêtu mes nouveaux habits, que j'ai conservé jusque chez moi.

Toujours à Annaberg où nous avons été rassemblés dans une école de commerce afin de nous donner à manger, nous avons été logés chez l'habitant. Nous étions pleins de poux et ma plus grande joie - replace toi dans le contexte - est d'avoir infesté la literie que j'ai d'ailleurs trouvée trop molle à mon goût. Les femmes, il n'y avait pratiquement pas d'hommes, pleuraient et ne savaient pas quoi faire pour nous. Elles se lamentaient en disant qu'elles ignoraient tout des camps....Tu parles !!!!

Un ou deux jours après nous avons été embarqués dans un car qui est tombé en panne quelques heures après. On nous a logés dans une caserne vide...où ? je ne sais plus. Je me souviens d'avoir été malade toute la nuit, rendant tripes et boyaux après avoir ingurgité une grosse boîte de conserve de poisson et surtout la couche de graisse qui en tapissait le fond. Un S.T.O me soutenait et je l'entendais dire... « *Il va crever ce type...* »

Des camions américains conduits par des noirs ont pris le relais. Ils conduisaient comme des fous sur des routes défoncées. Compte tenu de mon état de maigreur, j'étais obligé de me tenir en suspension sur mes mains, dans la position assise, pour éviter les chocs des os de mes fesses sur le banc de bois du camion. C'était atroce.

Nous avons traversé ainsi Nuremberg et Wurzburg. Dans ces deux villes totalement détruites, les maisons étaient à hauteur d'hommes.

Puis ce fut le train. Dans un premier temps, des wagons à bestiaux, mais dans lesquels nous étions à l'aise et portes ouvertes. ...et quelques jours plus tard, nous avons emprunté un autre train, comportant des wagons de voyageurs de 3^{ème} classe celui-là, avec des banquettes en bois...et ainsi jusqu'à Longuyon, première ville française. Je ne sais plus comment on s'est nourri pendant ce voyage de retour .

Nous étions le 20 mai 1945. 13 jours étaient passés depuis notre libération.

Dans cette ville premier centre de triage. Douche, nourriture, possibilité d'envoyer un télégramme à nos familles et premier interrogatoire filtrant dans le but d'intercepter les collabos voulant se faire passer pour déportés. A nos gueules en ce qui nous concernait il n'y avait aucun doute.

J'atteignis l'hôtel Lutétia à Paris le lendemain où j'appris que mes parents n'étaient plus à Chamalières, lieu où ils étaient réfugiés pendant la guerre mais à Vitry sur Seine.

La libération des camps

Nouvel interrogatoire filtrant : Où étiez vous ? Qui avez vous connu ? Citez moi un fait marquant qui s'est passé le 24 août 1944 à Buchenwald ? Quel a été votre parcours, votre kommando avec les dates d'arrivée et de départ ? Citez nous le nom de vos camarades décédés ? etc... remise d'un colis croix rouge. J'ai rejoint la gare d'Austerlitz (par quel moyen je ne m'en souviens plus) pour prendre un train de banlieue pour Vitry sur Seine.

Sur le quai de la gare un attroupement s'est formé autour de moi. Je ne me rendais pas compte de mon état mais mon colis de 3 kilos pesait lourd pour mes faibles forces. C'est alors qu'une dame m'a dit à peu près ceci :

« Vous étiez dans un camp de concentration ?

-Oui à Buchenwald et dans les mines de sel de Stassfurt

-Quel âge avez-vous ?

-19 ans »

A ce moment elle se retourne vers une autre personne et dit :

« Mon dieu on lui en donnerait 50 ! »

C'est la plus belle claque que j'ai reçue de ma vie.

Arrivé à Vitry, il y avait un comité d'accueil sur le quai de la gare chargé de recevoir les déportés et de les aider. J'étais seul...de plus en plus épuisé.

Une personne m'a pris le colis et deux autres m'ont pris chacune par un coude et c'est ainsi que j'ai rejoint mon domicile après un quart d'heure de marche. Il n'y avait pas de voitures en cette époque d'après guerre.

En chemin, j'ai croisé ma meilleure amie d'enfance....elle m'a regardé...et a passé son chemin, sans me reconnaître.

Juste avant d'arriver à la maison, un de mes accompagnateurs nous a devancé pour aller prévenir de mon arrivée. Seule ma sœur était là, mes parents qui n'avaient pas reçu mon télégramme, étaient partis à la gare de l'Est, autre centre d'accueil des déportés, au cas où...

-Tu me reconnais ? lui ai-je demandé

-Oh oui....et elle m'a pris dans ses bras tout en essayant de cacher ses larmes

Nous étions le 21 mai 1945, le lundi de Pentecôte..

Je me suis couché et ne me suis relevé que plusieurs jours plus tard.

Les voisins, les amis et la famille venaient me rendre visite. Bien sûr on me questionnait. Je répondais comme je pouvais, mais cela contribuait à m'épuiser un peu plus.

Comment parler avec des mots de tous les jours de tout ce que je venais de vivre ? Comment expliquer l'inexplicable ? Comment parler d'un pays et de gens qui me semblaient avoir existé sur une autre planète. Comment pouvaient ils comprendre ?

Une anecdote pour mieux comprendre.

Mon camarade René Rouy rescapé de Neuengamme et du kommando de Whilemschaffen pesait 32 kilos à sa libération. Hospitalisé en France, son père est venu le voir à l'hôpital et a dit « Lorsque j'ai soulevé le drap, j'ai vu une arête de poisson ». Eh bien quelques temps plus tard, lorsque René a commencé à lui raconter sa vie de concentrationnaire, il a vu dans le regard de son père, qu'il ne le croyait pas !!! René s'est tu et n'en a plus parlé.

Sans commentaires n'est-ce pas ?

Pierre BUR